

LE QUARTIER DE BAB-EL-KHADRA A T U N I S

I. — TOPOGRAPHIE

LIMITES

Le quartier étudié est appelé quartier Bab-el-Khadra pour le distinguer des quartiers non musulmans plus récents et proches de la rue de l'Alfa, de Sidi-el-Bahri et de l'avenue de Londres. Il tire son nom de la porte Bab-el-Khadra. Selon les principes de la dénomination municipale, il peut être appelé en français, « quartier de la verdure », puisque la verdure est la traduction de el-Khadra.

C'est une avancée du faubourg Bab-Souika; à l'origine, il se distinguait comme toutes les banlieues par des jardins maraîchers, nombreux parmi les cimetières, allant de Sidi-el-Bahri et de Bab-Carthagène vers Djebel Ahmar.

Des cimetières, il n'y a presque plus de traces: des jardins maraîchers, il ne subsistait, il y a quelques années, que des plates-bandes qu'irriguait le « daïou » (système local de pompage de l'eau des puits), à l'angle des boulevards Joffre et Galliéni. Maintenant, le puits tombe en ruines; des nomades ont bâti leurs cabanes et cultivent quelques légumes.

La position du quartier en faisait l'entrepôt des denrées venant du dehors, comme l'explique le nom de nombreuses rues et les fondouks qui existent encore près de la porte. Certaines industries et activités incommodes dans la Médina s'y installèrent par la suite, plus spécialement pour des opérations concernant les produits agricoles.

Partant de Bab-el-Khadra, on peut limiter le quartier comme suit :

Est : boulevard Maréchal Joffre jusqu'au bastion d'angle.

Nord : boulevard Galliéni jusqu'à la porte Sidi Abdesselem.

Ouest : la rue Sidi-Abdeselem et Souk-el-Djedid pour arriver à la place Halfaouine.

Sud : rue Halfaouine, rue du Foie, rue Hammam-Rémimi pour rejoindre la Porte.

Ces limites ne peuvent, il va de soi, être établies de façon très précise, dans un quartier formé au hasard des besoins successifs d'agrandissement des occupants. La construction des remparts en avait arrêté le développement à l'est et au nord; mais, de nos jours, la ceinture fortifiée est rompue et la ville s'étend vers le Belvédère et le Bardo.

LES REMPARTS

L'enceinte fortifiée :

Jean-Baptiste Salvago, drogman vénitien, en 1625, rendant compte de sa mission en Afrique à la Seigneurie, décrit ainsi la ville : « Tunis est ensevelie dans une vallée terminée par une colline d'oliviers. Au milieu de la ville, le terrain s'élève et sur la partie la plus basse se trouve le château en forme de « restrello » ou de croix double. La ville, entourée de murs, est en forme de triangle tronqué et à base convexe; elle occupe un espace de sept milles et elle a sur les côtés deux très vastes faubourgs qui l'agrandissent. Sept portes : trois au nord, trois au midi, et une à l'est, du côté de la mer, avec un bastion qui la garde... »

Les sept portes sont celles de la Médina (voir les estampes du Musée du Bardo ou de la Bibliothèque de Souk-el-Attarine).

Au nord : Bab-Benat et Bab-Carthagène aujourd'hui disparues; seule subsistait la voûte de la rue des Protestants, démolie depuis peu.

Au sud : Bab-Ménara (appelée de nos jours Porte des Forgeons) et Bab-Djedid, qui subsistent toujours, puis Bab-Djezira, démolie.

A l'est : Bab-Béhar (porte de la mer) connue sous le nom plus moderne de Porte de France, dont le bastion utilisé jusqu'en 1892 par les Mahsoulats et les Tabacs a fait place aux immeubles à arcades actuels.

L'enceinte fortifiée couvrant les faubourgs est donc postérieure à 1625, puisque Salvago n'en parle pas.

Le plan de l'Atlas Braun démontre que, depuis 1574, aucune modification n'y avait été faite, bien qu'il indique des travaux sur les ailes du fort, en avant du bastion.

Elle fut construite, selon quelque vraisemblance, lorsque le Beylik eut à résister aux menaces successives des Espagnols, des Napolitains, des Sardes et des Chevaliers de Malte, au fur et à mesure des dangers courus. En effet, elle couvre surtout le nord et l'est avec les forts qui lui furent ajoutés. La défense était établie en prévision d'un ennemi qui débarquerait à La Goulette, à Porto-Farina ou à Bizerte.

Des deux faubourgs dont parle Salvago, celui de Sidi-Mansour (devenu Bab-el-Fellah) aboutit à la crevasse où passe actuellement la voie de chemin de fer de l'Algérie; celui de Bab-Souika avait toute facilité de s'étendre vers Djebel Ahmar, le Belvédère ou l'Ariana. A l'est et à l'ouest, les lacs de Tunis et de Sedjourni arrêtaient le développement de la ville; les possibilités actuelles ont seules permis d'utiliser plus ou moins ces étendues.

Sachant que la mosquée de la place Halfaouine fut construite par Youssef Saheb-Ettabaâ, décédé en 1814, et qu'elle devait, en raison de son importance, desservir un quartier déjà populeux, on peut admettre que le quartier de la Verdure fut clôturé dans ses limites actuelles entre 1625 et 1814, c'est-à-dire pendant une période qui fut en effet troublée.

La carte-plan dressée en 1808 par le colonel Boutin (reproduite par M. Davin dans la Revue Tunisienne - 1931) démontre qu'à cette époque les faubourgs n'étaient pas tous clôturés.

Voici ce que dit Dunant en 1858 : « Tunis est enceinte de murailles fort épaisses dont les portes se ferment tous les soirs. Elle est environnée de mamelons fortifiés ».

Ahmed Bey ayant appelé la mission militaire en 1815, on peut conclure qu'après 1808, dans les travaux de cette mission fut comprise la construction des bastions et des portes complétant l'enceinte fortifiée nord, dont nous voyons les restes aujourd'hui. Le fait que furent utilisées pour cette construction les mêmes pierres que pour la mosquée de Halfaouine bâtie en 1813-1814, confirme cette conclusion.

Ces remparts construits en blocs de grès jaunâtre comportent fossé, courtine et contrescarpe; mais certaines parties sont en simple pisé sur une grande étendue, ce qui fait croire à des aménagements successifs.

Autrefois, des fondations Habous assuraient l'entretien des remparts. En 1882, ils passèrent sous l'autorité militaire; leur utilité n'étant plus démontrée, leur conservation fut plus négligée; elle se limita enfin à un simple badigeonnage qui fut lui-même bientôt abandonné.

Lallemand (« Tunis et ses environs » - 1890) dit déjà :

« Les remparts restent encore sur la plus grande partie du pourtour de la ville, de Bab-el-Khadra jusqu'à la porte de Bab-el-Alaoui. Le reste a disparu ».

En 1939, d'autres brèches furent pratiquées. Des remparts nord et est, il subsiste encore la porte Sidi Abdesslem, le bastion à l'angle des boulevards extérieurs et le côté est de Bab-el-Khadra.

LA PORTE BAB-EL-KHADRA

Un dessin de Dunant (1890) représente la porte Bab-el-Khadra avec une voûte basse, rattachée des deux côtés aux remparts garnis de canons: sur ce dessin, on voit une caravane entrant dans la ville, et à droite de la porte, à l'extérieur, un café maure; derrière la porte, le minaret.

La porte constituait autrefois une masse imposante allant de la rue Tazarki par la rue de la Citadelle à la Zaouia Halfaoui.

Elle avait alors une grande importance. Elle était utilisée pour le transit provenant des ports de La Goulette et de Bizerte: elle conduisait au Bardo, à la Manoubia et la Mohammedia, résidences bey-

licales, ainsi qu'à Porto-Farina et à la Choutrana: de là provenaient les légumes et les fruits alimentant la ville; par là entraient les convois apportant les céréales, les denrées et les animaux en provenance de l'ouest, de Béja, de Souk-el-Arba, du Kef, de Mateur. C'était le terminus de la route de Zaghuan qui, avant la construction de la route G.P. 1 actuelle, allait vers l'Enfida et le sud.

Il y a quelques années encore, le kilométrage de toutes les routes partait de Bab-el-Khadra.

Malgré son élargissement en 1896, cette entrée de la ville a perdu de son importance. La création en 1896 du port de Tunis, lui a enlevé tout le trafic provenant de La Goulette. L'ouverture de l'avenue de Paris, la création du chemin de fer T.G.M. (Tunis-La Goulette-La Marsa) et, de nos jours, celle de l'avenue Gambetta, réduisirent encore cette importance.

D'autre part, l'extension des quartiers à l'est de la Porte de France donna plus d'importance à l'avenue de Carthage et à Bab Alléoua, où les grandes industries établirent, jusqu'à Djebel-Dejloud, leurs usines et leurs entrepôts.

Les tramways facilitèrent avec les automobiles la circulation à l'intérieur de la ville; pour aller au Bardo et au delà on passe maintenant par la rue de l'Alfa et Bab-Saadoun. L'ancienne voie du Rubattino, maintenue jusqu'au Bardo, est utilisée jusqu'à Franceville seulement par les tramways. Il y a néanmoins une certaine affluence les jours de fête et à certaines heures de la journée.

PORTE BAB SIDI ABDESSELEM

La deuxième porte ouvrant sur le quartier de Bab-El-Khadra à l'angle nord-ouest, Bab Sidi Abdesselem, n'a jamais eu l'importance des autres portes des faubourgs, surtout de Bab-El-Khadra sa voisine.

C'était plutôt une poterne le chemin couvert devenu Souk-El-Djedid, gênant la circulation. Elle reste, bien que fortement diminuée, un prototype des anciennes portes.

Sur le côté interne de la place, on trouve en particulier un abreuvoir datant de 1804, le mausolée de Sidi Abdesselem et un kouttah joignant une petite mosquée.

LA FEZGUIA

En face et hors de la porte Sidi-Abdeselem est une « fezguia » (réservoir d'eau) qui autrefois, avec celle de Mélassine, alimentait Tunis en eau. Elle n'est plus utilisée et tombe en ruines. Elle avait perdu de son importance dès la restauration de l'aqueduc de Zaghuan aboutissant au château d'eau.

Derrière la fezguia existait un fort le « Fort du Moulin à Vent » datant du milieu du XVIIIème siècle, appelé aussi « Fort des Andalous », qui a sauté en 1887, un soir de tempête, la foudre ayant mis le feu aux poudres qu'il contenait. Ce fort était compris dans l'ensemble des travaux entrepris par les Maures-Andalous en vue de la restauration de l'aqueduc.

Toutes les vieilles maisons du quartier ont toujours leur citerne et leur puits, maintenus en état malgré l'installation, non encore généralisée, de l'eau courante dans le quartier.

LES CIMETIERES

Voici quelques renseignements au sujet des cimetières et autres monuments du même genre, objets de la vénération populaire.

La Zaouia ressemble à un monastère du Moyen-Age : c'est le domicile d'une confrérie religieuse ou la tombe d'un saint reconnu, qui reçoit les dons des adeptes et qui est un lieu de pèlerinage. Autour du bâtiment central ou du tombeau sont une hôtellerie, un kouttab, une mosquée et le logement des gardiens et de la famille de l'ancêtre vénéré, le tout joignant souvent des terers de culture.

La Tourba est la tombe construite selon le modèle traditionnel.

Une Koubba est la tombe d'un personnage important surmontée d'un dôme qui marque la situation du défunt durant sa vie ou l'illustration de la famille, sans plus. Qu'une Koubba se transforme en Zaouia avec le temps et les légendes, c'est un phénomène possible, qu'un emplacement respecté pour un motif quelconque soit couvert d'une koubba la chose est possible mais une koubba n'est cependant pas une Zaouia.

Quant aux cimetières, indiquons qu'autrefois, on enterrait un peu au hasard dans la périphérie. Une tombe était creusée près d'une autre, sans autre règle que celle de l'orientation sud-est, la tête tournée vers La Mecque. On comptait il y a 50 ans, cinq cimetières musulmans du côté de Bab-El-Khadra.

De vieux cimetières musulmans existaient près de la place Sidi-El Bahri: c'était normal pour la Médina, comme le cimetière anglican place Bab-Carthagène. La ville s'étendant par les faubourgs, les cimetières s'éloignèrent vers Bab-El-Khadra. A côté se trouvait le vieux cimetière israélite. De l'observation des épitaphes relevées par le savant rabbin Arditti (Revue Tunisienne 1930-1931), il résulte que ce cimetière était utilisé entre 1715 et 1885: avenue de Madrid, subsiste le mausolée de Rebbi Abraham Cohen (mort en 1715) et cinq ou six autres tombeaux. Vers 1884 les sépultures avaient lieu entre l'avenue de Londres et la rue du Pirée; puis vers 1894, le cimetière déplacé de nouveau rejoint au Borgel, près de la route de la Soukra, le cimetière orthodoxe, qui était autrefois rue de Rome.

Le cimetière Saint-Antoine ne pouvant plus exister dans le quartier de la Porte de France, en 1882, les catholiques enterrèrent route de l'Ariana (aujourd'hui avenue Albert 1er) près de la porte Bab-El-Khadra: les anglicans, de même que les autres protestants, avaient un cimetière au même endroit.

Le quartier était ainsi à ses débuts une vaste nécropole.

Les côtés est et nord de la ville étant de plus en plus habités, les jardins et les constructions débordèrent Halfaouine et empiétèrent sur les cimetières. Depuis 1885, ce qui en reste à l'intérieur des Remparts est clôturé. Mais, près des murailles, l'abandon est complet et l'on a assisté, on assiste encore à une éclosion d'agglomérations parmi les tombes.

Mais il est arrivé que certaines familles ont enterré un parent respecté sous une koubba près de leur demeure ou au contraire installé leur habitation près d'un mausolée. L'intérieur du quartier est ainsi parsemé de tombeaux. Les Chérifs (descendants du Prophète) ont des koubbas impasse du Sabotier et rue des Chérifs; Sidi Bouroukha est enterré impasse de la Citadelle; Sidi Bouhasida, rue El-Bsili; Sidi Chellouf, Sidi Abdelkader, impasse Sidi Chellouf; Sidi Salem, impasse du Pétrin; Sidi Sridi, rue El-Meska.

LE TOMBEAU DU DERNIER DES ABENCERAGES

Il est intéressant de rapporter ici ce qu'après Chateaubriand en ont dit plusieurs auteurs.

Dans son livre «Tunis» publié en 1858, Dunant indique que «dans le faubourg même, non loin de Bab-El-Behar, et près de Bab-El-Carthagène, au bord de la route et dans la cour d'un cimetière musulman, on peut voir un petit mausolée sacré, entouré d'un jardin de 4 et 5 mètres carrés où croît l'herbe et un seul arbre. C'est le tombeau du dernier des Abencérages, d'après Chateaubriand; les Maures le nomment Sidi Sfiân. »

Une étude plus récente de la Revue Tunisienne de l'Institut de Carthage de 1920 précise qu'« en dehors de la porte Bab-El-Khadra, sur la route du Belvédère, on voit un tombeau quadrangulaire surmonté d'une coupole : ce tombeau qui empiète fortement sur la chaussée en saillie du cimetière, n'a rien qui le désigne spécialement à l'attention des indifférents; mais des personnes dignes de foi assurent que c'est le tombeau de la famille des Abencérages et que là repose le dernier descendant de cette illustre maison. Les Abencérages, poétisés par le célèbre roman de Chateaubriand, n'ont jamais régné à Grenade; c'était tout bonnement une des grandes familles de la ville, qui fut souvent mêlée aux troubles fréquents de la grande cité musulmane. Lors des persécutions des souverains catholiques, ils s'exilèrent à Tunis avec beaucoup d'autres andalous (Andlès) et se fixèrent à Hammam-Lif. Lorsqu'Alexandre Dumas visita la Régence en 1840, il prétendit avoir vu le tombeau des Beni Serradji (fils de selliers) au dehors de la porte qui conduit à Carthage (Bab Carthagène) : ce serait alors dans le cimetière de la rue des Protestants que se trouverait ce tombeau.

« Il alla voir le représentant de la famille des Béni-Serradji; il était bibliothécaire de la Grande Mosquée: il habitait le quartier de Halfaouine. Il donna les explications suivantes : sa famille a porté ce nom jusqu'à son grand-père. Ce dernier nommé vizir par le Bey d'alors fut à ce moment désigné sous le nom « d'El Ouzir », qui est demeuré à sa postérité. Le tombeau de Bab-El-Khadra n'a jamais appartenu à sa famille enterrée au Djellaz... Conclusion : tout cela n'est sans doute qu'une légende... »

Dans la « Tunisie à l'Exposition », par Mme Savari (1890) on lit : « Les Abencérages, dit Chateaubriand, se fixèrent dans les environs de Tunis. Ils formèrent à la vue des ruines de Carthage une colonie que l'on distingue encore aujourd'hui des Maures d'Afri-

« que par la douceur de ses mœurs, et l'élégance de ses lois. » Et Mme Savari cite un Mohamed Zacour, amine des Harairia (tisseurs de soie), comme l'avant dernier des Abencérages.

Genès de Hita, enfin, a écrit l'histoire des factions des Zebris et des Abencérages. Chateaubriand a dû y puiser.

Les faits :

Légende, oui, mais magnifiée par le génie de Chateaubriand.

Précisons que du côté de la place Sidi El-Bahri existe bien dans le cimetière de Bab-Carthagène un mausolée dans un petit jardin. Ce tombeau est devenu comme tant d'autres le logement d'une famille. Dunant en 1858, l'appelle Sidi-Sfian; nous retrouvons ce nom dans la rue Sidi-Sifiane où existait autrefois un mausolée, disparu lors de l'aménagement de cette rue.

En outre, en dehors de la porte Bab-El-Khadra, sur la route unique qui conduisait autrefois au Belvédère en passant par l'Hôpital militaire, existent trois mausolées : le premier se trouve à l'entrée de l'avenue Albert Ier; il est appelé Sidi-Messaoud; le second dédié à Sidi Ghrib est celui qui est situé à droite du boulevard Maréchal Joffre. C'est ce mausolée qui était considéré, jusqu'en 1927, selon la version de l'Institut de Carthage, comme celui des Abencérages. Depuis un mausolée fut ouvert en face, près de la porte du Miel : un gardien le montrait comme celui des Abencérages et il bénéficiait des dons habituels des touristes; il a été fermé ces derniers temps.

Mais aucune des ces quatre tombes ne semble assez importante pour recouvrir les cendres d'un prince, ni même d'un ministre. Au surplus, notons que les Andalous possédaient leur quartier entre la rue des Teinturiers et le passage Ben-Ayed, autour de la rue qui porte leur nom. Leurs sépultures devaient donc se faire au cimetière de la porte Bab-Gordjani, et plus tard au Djellaz, mais non à Bab-Carthagène, trop éloigné.

Pour expliquer le titre de Prince donné par Chateaubriand aux membres de la famille des Abencérages, on peut supposer qu'a été ainsi dénommé l'amine ou le cheikh de la corporation des selliers (Serradji), en effet prince dans son art.

En ce qui concerne la famille El-Ouzir, qui, selon le témoignage d'A. Dumas, est la famille de Beni-Serradji, elle habitait encore il y a vingt ans au Bardo et à Hammam-Lif. Un Ouzir était à Médine pendant la guerre de 1914-1918; il vit tous ses papiers détruits dans le pillage de son domicile, lors des massacres qui ensanglantèrent cette ville. Son fils, après un séjour en Syrie, retourna vers 1924 à Tunis où il liquida la situation de sa famille, pour aller finir ses jours à Damas et à Beyrouth.

Ce serait donc lui le dernier des Abencérages, mais les papiers de la famille ayant disparu, rien ne prouve que cet Ouzir soit le dernier descendant authentique de la famille des Beni-Serradji de Cordoue.

Ajoutons que, contrairement à ce qui se passait en France et en Allemagne, les marchands de certaines professions étaient considé-

rés comme des nobles. A Florence, avant les Médicis, il en était de même. La noblesse guerrière n'existait pas en Islam, le mérite professionnel ou la descendance du Prophète donnaient seuls la considération. D'autre part, ces marchands en relations d'affaires avec tout le bassin méditerranéen et même au delà, étaient des lettrés et protégeaient les beaux-arts.

Par leur puissance financière et leur clientèle, ils exerçaient une influence certaine dans les affaires du pays. La Cour Beylicale avait raison de les ménager, tout en s'en défiant. Ainsi on peut expliquer la place importante que prirent les mamelouks et plus tard les non-musulmans qui étaient la chose du Souverain, seul maître de leur destinée.

Il semble donc que l'on puisse conclure que le récit de Chateaubriand est fondé sur une légende, mais qui, comme toute légende, contient un fond de vérité.

L'INTERIEUR DU QUARTIER

Vue générale

La rue de la Verdure commençant à Bab El-Khadra est l'origine du quartier; elle possède encore les fondouks où s'arrêtaient les caravanes. Elle aboutit place aux Légumes. Là, elle se divise en trois branches : rue Hammam-Remimi, rue Souki-Bel-Khir et rue El Hafir; celle-ci, à la rue du Pont rencontre la rue du Miel.

Ces voies étaient relativement larges pour l'époque; elles correspondaient à l'intensité de la circulation. Les rues transversales sont elles-mêmes moins étroites que dans la Médina; l'espace ne manquait pas. Malgré une circulation intense, les rues sont propres. Suivant l'ancienne coutume, elles sont pavées en grès avec une rigole pour l'écoulement des eaux pluviales. Les étals, sur les bas-côtés et les marchands à la brouette encombrant la rue de la Verdure et la place aux Légumes.

La truanderie est confinée sur la limite, entre la rue El-Boukhari, la rue du Foie, la rue Hammam-Remimi et la rue Ghars-Allah; mais partout ailleurs les immeubles sont plutôt d'habitation bourgeoise.

Le nom des rues

Le nom des rues, comme partout, a les origines les plus diverses. Du métier qu'on y exerçait autrefois provient le plus souvent leur nom : rue du Miel, rue de la Tripe, rue du Cocher, impasse du Four à pain, impasse du Pétrin, impasse du Pâtissier.

La rue du Filet tire son nom de la Chebka (filet de pêche) ce qui fait croire que c'était un centre de marayeurs. La rue Sidi Belkhir exprime l'idée d'un marchand de l'abondance ou pour parler moderne d'un bazar vendant un peu de tout.

Le lieu d'origine des premiers occupants a donné son nom à la rue Erriahi (un membre de la tribu des Riahs). Ce fut un personnage important, il y a un siècle, à la Cour Beylicale; pour protéger ses biens contre une confiscation, il les constitua en Habous. Pour

plus de précaution, ses héritiers le firent enterrer dans sa maison où ils habitent encore.

Il en est de même de la rue Essouhael (Saheli : homme du Sahel); de la rue des Chérifs (descendants du Prophète ou gens des Chorfas); de la rue Boukhari (l'homme de Boukhara); de l'impasse El Benzerti (de Bizerte); de l'impasse Ouslati (de la région d'Ouseltia).

Si la mosquée de l'angle de la rue El-Hafir a fait la rue Sidi-Kmis, il semble que les rues Sidi-Zid, El Messoussi, Sidi Chellouf, Zarouane, Zarrouk, Essabahi, El Mahjoub, les impasses Boudia, Ben Taieb ont pour origine la première personne qui y établit sa demeure. Il est facile de constater qu'il s'agit de personnes qui n'ont rien de Tunisois. Les Mahjoub sont originaires de la région de Ferryville; les Zarrouk des Matmata, leurs descendants dans le quartier sont tous boulangers et ne semblent pas alliés à la famille Zarrouk qui a prospéré à la Cour Beylicale; les Chellouf sont de Béja; les Zérouane ont leurs descendants dans leur rue et notre école a débuté dans un immeuble leur appartenant; les Sahaki (gens du matin) d'origine algérienne ont des descendants dans le quartier.

D'autres noms ont une origine plus curieuse : la rue Sidi-Abdel-Hac (esclave de la Vérité) a été habitée, paraît-il, par un devin renommé. Le nom de rue Ghars-Allah signifie plantations, cultures de Dieu. Un fossé où allaient les immondices du quartier, indiqué par le Colonel Boutin dans son plan de 1808, laissa son nom à la rue El-Hafir.

Les courtines et chemins de ronde sont devenus impasse de la Citadelle, rue du Fort et rue des Remparts.

Le Caire a un quartier appelé El-Mouski, c'est son souk des parfums, le quartier de Bab-El-Khadra se contente d'une rue El-Meska. Les parfums qui l'embaumaient provenaient d'un cassis à l'odeur pénétrante comme le musc. Ruelle au nom parfumé qui donne au quartier une teinte de poésie...

L'impasse El-Azzabia trouve-t-elle l'origine de son nom dans les campements saisonniers des nomades venus s'engager pour les semailles ou la moisson ? Est-ce l'endroit où logeaient les célibataires dans ce groupement composé à l'origine d'isolés ? Divers auteurs disent que les nomades recrutés pour la défense armée du territoire, campaient près du faubourg nord, dans un endroit où a pu se former cette impasse. Aujourd'hui des familles originaires surtout de Béja et d'Algérie y ont bâti leur demeure.

Les monuments

On ne peut parler de monuments dans un quartier d'origine modeste et de vie modeste; cependant quelques édifices ressortent dans cet ensemble.

Les Minarets et les Mosquées d'abord : les quatre minarets de la rue El-Hafir et de Bab Abdesslem avec leurs mosquées sont du rite Malékite. Celui de Bab-El-Khadra, reconstruit il y a cinquante

ans environ, est bien plus élevé que les autres; il est dénommé Sidi Barrak El-Djemmel (le Seigneur du Chameau accroupi-baraqué), ce qui illustre le voisinage de la porte où s'arrêtaient les caravanes. Le rite Malékite donne une indication sur l'origine méridionale des habitants.

La Mederça

Rue Ben Othman, il y a une grande Méderça dite El-Boukria qui a été transformée en Kouctab. La famille El-Boukri qui habite non loin une maison somptueuse est vénérée en raison de sa charité.

La Maison Baccouche

La famille Baccouche, bien connue à Tunis, aurait deux immeubles dans le quartier; l'un d'eux serait rue du Pont. Originnaire du Cap-Bon, elle avait son domicile il y a vingt ans, rue du Château.

Zaouia El-Halfaoui

La Zaouia El-Halfaoui est une des plus importantes de Tunis. C'était à l'origine l'habitation de l'ancêtre qui exerçait le métier de fabricant de nattes en alfa, d'où le surnom. Sa situation se comprend aussi, près de la rue de l'Alfa centre de ces artisans, dont certains exercent encore vers Bab-Souka.

Le Saint Homme s'appelait Ali Dali. Originnaire de la frontière tripolitaine, il dut sa renommée à des guérisons miraculeuses par simple attouchement de la partie malade. Il y a cent ans de cela, S. A. le Bey le fit mander et, satisfait de ses soins, lui fit de grandes largesses, qui furent transformées en Henchirs Habous situés à Zaghouan et à Bordj-Toum pour subvenir aux besoins de la Zaouia et de leur descendance.

La Zaouia comprenait autrefois autour du mausolée et des habitations, un kouctab, une hôtellerie et un lieu de prière. Le kouctab n'est plus fréquenté; les possibilités de la vie actuelle font que l'hôtellerie est fréquentée par les seuls clients et khammés (ou amis) de passage. Le lieu de prière et le tombeau ont toujours leurs fidèles.

Le Palais

A l'angle de la placè Halfaouine et de la rue du Palais existe un immeuble jadis somptueux avec de nombreuses dépendances, qui fut entre 1885 et 1893 le Convitto-Collegio Italiano. Lorsque cet établissement scolaire italien fut transféré avenue Bab-Djedid, l'hôpital israélite s'y installa jusqu'à son déplacement dans un pavillon spécial à l'Hôpital civil, à Bab El-Allouch. Aujourd'hui l'immeuble est devenu une école franco-arabe de garçons.

LE QUARTIER CONTINUE A SE DEVELOPPER

Depuis 1943, des miséreux ont élevé un nouveau Bidonville hors des remparts, entre la brèche de la rue El-Bsili et le bastion au coin des boulevards, dans les cimetières parmi les tranchées abandonnées. Des marchands ont même installé de médiocres éventaires; on y rencontre surtout des marchands de chiffons.

Dans le cimetière en face, de l'autre côté du boulevard malgré les clôtures aujourd'hui rompues, le même développement est à signaler.

A l'intérieur, entre la rue Sabahi et la zone franche des Remparts, se sont élevées des constructions modestes, basses, mais badigeonnées de neuf où des sans-logis ont pu se caser. Les rues ainsi formées, tortueuses à souhait, montrent les conditions de formation de cette nouvelle agglomération. Parfois, le fil électrique descendant à l'intérieur, prouve le désir de confort des occupants, malgré le ruisseau bourbeux qui coule au milieu de la rue. Il faut contourner les restes des remparts pour voir cette agglomération dont les gens du quartier disent qu' « il n'est pas bon de s'approcher ». Pourtant c'est ainsi qu'a commencé le quartier de Bab-El-Khadra !

II. — LA VIE DU QUARTIER

LES HABITANTS

Comme on l'a vu, il s'agit d'un quartier créé un peu au hasard des circonstances. Il n'a rien de la Médina, divisée en souks et en quartiers selon le métier ou l'origine des habitants; rien d'aristocratique, comme le quartier Sidi-Mansour; pas de grands marchés; aucun plan d'ensemble.

Les premiers habitants sont venus du dehors et, au fur et à mesure de l'accroissement de l'immigration, ils furent obligés de se grouper à cause des remparts. Le nom des rues, ainsi qu'on l'a dit plus haut, indique cette origine hétéroclite. Les habitants maintiennent des relations avec le lieu d'origine, surtout le sud, et l'éloignement n'a pas toujours rompu les liens de famille et d'intérêts.

Le niveau social est relativement élevé. Bien qu'il s'agisse de gens de condition modeste, le paupérisme n'est pas répandu comme dans le faubourg sud et à Bab-Souika.

La majorité des habitants musulmans maintiennent les anciennes coutumes, tout en profitant des avantages du progrès. Dans les ménages, la lumière électrique, les réchauds à pétrole où à alcool, les ustensiles en aluminium, l'eau courante sont d'usage courant. L'eau des citernes est cependant toujours employée pour les lessives et les nettoyages.

Cependant le milieu est assez fermé; rares sont les gens de la Médina (turcs, maures ou orientaux) qui ont pu y pénétrer. Les impasses des Français, de l'Esclave et du Prisonnier marquent la rareté des étrangers parmi les individus installés à l'origine. Il y a cent ans, quelques familles maltaises venues de la rue Bab-El-Khadra, ont pu s'installer rue de la Verdure. Elles voisinent avec

les musulmans dont elles parlent la langue et ont adopté les habitudes. Depuis 1920, des familles siciliennes faute de mieux se sont logées dans les masures de la rue des Remparts ou dans des fondouks désaffectés.

L'infiltration la plus importante est sur la périphérie sud. Des artisans y ont établi leurs magasins et des manèges s'y sont installés.

COUTUMES

Rien de spécial dans le quartier.

Les portails des maisons portent sculptés comme partout ailleurs, le croissant, les fleurs et poissons ou autres emblèmes habituels; cependant la palme semble préférée comme ornement. Nous remarquons aussi le chrysantème qui ressemble curieusement à un soleil rayonnant. Mais les vieilles portes ne sont plus rétablies dans leur état primitif ou bien elles sont remplacées par le modèle standard.

Le samedi est le jour fixé en général dans la semaine pour la visite des koubbas et de la Zaouia El-Halfaoui.

Les réjouissances sont marquées par une profusion de pâtisserie et de sucrerie préparées à la maison autant qu'achetées chez le marchand du quartier. L'impasse du Pâtissier marque l'ancienneté de la coutume.

Notons l'importance croissante des écoles. La proportion élevée des fillettes de ce milieu modeste qui vont à l'école est un fait remarquable.

COMMERCE ET INDUSTRIE

Si aux alentours de la rue du Foie, il y a quelques gargottes, si rue de la Tripe et aux environs se trouvent des bouchers, peu d'artisans, en dehors des attars ou soukis (épiciers), sont actuellement fixés à l'intérieur du quartier.

L'artisanat se modernise. Les blutteries mécaniques remplacent les anciennes tahounas au cheval aveugle qui faisait tourner la meule. Certains des tisseurs de soie ont aussi mécanisé leurs métiers. Les fondouks ont encore une clientèle assurée (mais servent de remise à autant d'automobiles que d'arabas.

Rue du Pont et à la porte Bab'El-Khadra, un cinéma fonctionne parfois. Les cafés sont rares; ils sont concentrés à la Porte où ils encombrant les trottoirs durant la belle saison.

Mais le commerce et l'industrie ne peuvent beaucoup se développer dans ce quartier qui est de plus en plus un quartier d'habitation alors qu'il n'était à ses débuts qu'un vaste entrepôt de denrées et de marchandises.

CONCLUSIONS

Les recherches que nous avons faites dans ce quartier constitué un peu au hasard depuis deux siècles au plus font apparaître une évolution qui se rencontre souvent : des gens d'origine diverse, dans un lieu primitivement peu adapté à l'habitation, sont arrivés à constituer un quartier assez homogène. Mais il va de soi qu'il reste beaucoup à faire pour rendre le quartier de Bab-El-Khadra satisfaisant à tous égards.

Voici quelques observations qui peuvent servir à préciser le sens des efforts d'aménagement:

— les habitants d'origine étrangère, provenant surtout du sud, du Kef ou d'Algérie, sont définitivement fixés et ont fait souche;

— ils savent et souhaitent profiter des bienfaits du progrès dans leur travail et dans leur vie privée;

— le quartier à l'origine peu homogène et abritant une population instable et plutôt misérable, devient bourgeois. Certains des habitants ont pu accéder à une assez large aisance et quelques-uns reconstruisent leur maison sur un plan plus moderne;

— quoique conservant les ancestrales coutumes avec certaines superstitions, les parents n'hésitent pas à envoyer leurs filles à l'école;

— les centres bourgeois de Franceville et d'El-Omrane sont en contact avec notre quartier qu'ils prolongent extra-muros; les enfants de cette zone suivent souvent leurs classes dans les écoles de Bab-El-Khadra;

— la pénétration de la pensée moderne dans le milieu fermé de ce quartier par l'école, surtout l'école de filles, crée malgré tout une mentalité nouvelle qu'il faut estimer à sa juste valeur pour l'avenir.

A. ABEASIS-DIGUET

*Institutrice à l'école franco-arabe
de filles de la rue Zérouane à Tunis*